Pour l'amour de vous seul ie le veux fuir aussi.

M. Martinon's statement, which I have quoted, that Corneille was not followed at once, should be modified in the light of examples from Du Ryer's *Clarigène* (1639), II, 5, "C'est lacheté de fuir"; [13] Rotrou's [14] *Antigone* (1639), III, 1, "Se fuir aprés au gré des vents," and *Crisante* (1640), III, 2, "Pour la fuir et devoir n'en être pas avare"; Guérin de Bouscal's *Cléomène* (1640), III, 4; and Boyer's *Porcie romaine* (1646), I, 3, "peut bien fuir comme luy."

In all four cases the count which Corneille adopted coincided with the pronunciation of at least a considerable proportion of his contemporaries. M. Martinon has shown that he was quick to follow contemporary speech and absolutely consistent in his prosody. But he was not necessarily the first to make the changes I have discussed, nor was his the only influence that led to the general acceptance of the usage to which he adhered.

H. CARRINGTON LANCASTER.

CHATEAUBRIAND ET L'ABBÉ C. F. PAINCHAUD

Dans ses *Souvenirs d'un demi-siècle, ou Mémoires pour servir à l'histoire contemporaine, Montréal,* 1885, l'historien canadien Joseph-Guillaume Barthe raconte comment, alors qu'il était encore enfant, il s'arrêta, en 1835, au cours d'un voyage sur le Saint-Laurent, à Sainte-Anne Lapoccatière et y rencontra l'abbé C. F. Painchaud, fondateur du collège de Sainte-Anne et ancien missionnaire à la Baie des Chaleurs. D'après Barthe, l'excellent abbé qui jouissait à cette date d'une véritable célébrité pour l'éloquence de ses sermons et surtout pour la façon pathétique et émouvante dont il chantait les hymnes sacrés, lui aurait communiqué sur le séjour de Chateaubriand au Niagara des documents d'une impor-

[13] In his *Argénis* (1631), I, 2, "pourquoy fuïr si viste?" and in his *Alcionée* (1640), IV, 3, "à fuir de moy mesme," Du Ryer made the infinitive dissyllabic. The change shown in *Clarigène* (1639) tends to support my theory that the latter play was written after *Alcionée,* though printed before it. Cf. my *Pierre Du Ryer, Dramatist,* Washington, 1912, p. 90.

[14] Edition of Paris, Desoer, 1820.

tance capitale. On pourra en juger par ce passage que nous détachons du récit de Barthe:

"Mais pour en revenir au supérieur de Sainte-Anne, il était homme du monde, à son heure, comme s'il avait été élevé pour la cour. Avec cela nature superbe, joviale et sympathique au possible, littérateur et même poète. Il nous fit confidence d'une petite joute de ce genre qu'il avait eue avec non moins que Chateaubriand lui-même, à Niagara, où il avait eu le bonheur de couler une semaine auprès de lui, et dont il avait consigné les pièces justificatives dans son album, délicieux de forme et de fond, qui faisait le plus précieux ornement de son salon, fort bien décoré du reste, par des tableaux de famille et des objets d'art variés qui accusaient à la fois la délicatesse et la diversité de ses goûts." [1]

On aperçoit du premier coup la valeur qu'offrirait un document de ce genre si nous pouvions le retrouver, et quel intérêt pour l'histoire littéraire présenterait le procès-verbal des conversations que Chateaubriand aurait eues chez les sauvages de Niagara avec le bon missionnaire. J'ai tout d'abord été d'autant plus tenté d'accepter le témoignage de Barthe que j'y trouvais l'explication d'un passage du *Génie du Christianisme* qui depuis longtemps m'intriguait.

On se souvient peut-être comment, dans le *Génie,* Chauteaubriand raconte qu'il a rencontré un apôtre chrétien "dans les solitudes américaines." "Un matin, je cheminais lentement dans les forêts, j'aperçus venant à moi un grand vieillard à barbe blanche et vêtu d'une longue robe, lisant attentivement dans un livre et marchant appuyé sur un bâton; il était tout illuminé par un rayon de l'aurore. . . . C'était un missionnaire de la Louisiane: il revenait de la Nouvelle-Orléans et retournait aux Illinois, où il dirigeait un petit troupeau de Français et de sauvages chrétiens. Il m'accompagna pendant plusieurs jours. . . . Ce saint homme avait beaucoup souffert; il racontait bien des peines de sa vie; il en parlait sans aigreur, et surtout sans plaisir, mais avec sérénité. . . . Il citait agréablement et souvent des vers de Virgile et d'Homère, qu'il appliquait aux belles scènes qui se succédaient sous nos yeux, ou aux pensées qui nous occupaient. Il nous parut avoir de vastes connaissances en tous genres, qu'il laissait à peine aper-

[1] Barthe, p. 101.

cevoir sous sa simplicité évangélique. . . . Nous eûmes un jour une longue conversation sur la Révolution française, et nous trouvâmes quelques charmes à causer des troubles des hommes, dans les lieux les plus tranquilles. Nous étions assis dans une vallée, au bord d'un fleuve, dont nous ne savions point le nom, et qui, depuis de nombreux siècles rafraichissait de ses eaux cette rive inconnue. . . . (*Génie du christianisme,* IV partie, liv. iv, ch. viii).

Pour qui connaît les procédés de composition de Chateaubriand, la facilité avec laquelle il fond différentes scènes en une seule et réunit des événements séparés de plusieurs jours ou de plusieurs mois, les contradictions que l'on peut relever entre son récit et la note de Barthe n'ont tout d'abord rien d'alarmant. Qu'il ait transporté au bord d'un fleuve inconnu une scène qui, dans la réalité, se serait passée au Niagara, qu'il ait transformé en vieillard à barbe blanche un homme alors jeune, puisqu'il vivait encore en 1835, qu'il ait même entièrement transformé la géographie, il n'y aurait rien là que de naturel et d'habituel chez lui. L'essentiel, et ce qui semble bien ressortir des deux récits, c'est qu'il aurait bien rencontré, quelque part dans les solitudes américaines, un missionnaire avec qui il aurait eu de longues conversations. A tout le moins, et sans pousser l'enquête plus avant, on pourrait semble-t-il, trouver dans le récit de Barthe une preuve de plus que Chateaubriand est bien allé au Niagara et y a séjourné un certain temps.

Il restait cependant un dernier point à établir, le plus important. Qu'était devenu le précieux album dans lequel l'abbé Painchaud avait consigné ses entretiens avec le futur auteur du *Genie du Christianisme.* Etait-il possible de le retrouver après tant d'années? Les héritiers de l'abbé Painchaud, ou le bibliothécaire du Collège Sainte-Anne, s'étaient-ils bien rendu compte de sa valeur et l'avaient-ils conservé avec le soin que méritait un document de cette importance? Les recherches complémentaires que j'ai pu faire ne permettent malheureusement plus de laisser subsister aucun espoir de retrouver le procès-verbal des entretiens de l'abbé Painchaud et de Chateaubriand. Si le fameux album a pu exister, il ne renfermait certainement aucune pièce de ce genre, puisque l'abbé Painchaud s'il était déjà né au moment où Chateaubriand s'arrêtait à la cataracte n'avait à cette date que neuf ans.[2] Il n'a donc

[2] Pour la biographie de l'abbé Painchaud, consulter N. E. Dionne, *Vie de C.-F. Painchaud, prêtre, curé, fondateur du Collège de Sainte-Anne de la*

pu rencontrer Chateaubriand en Amérique et n'a pu se livrer avec lui à une joute oratoire et le récit de Barthe est manifestement faux.

Dans ces conditions, il semblait inutile de pousser l'enquête plus loin. Il restait cependant à déterminer qui, de Barthe ou de l'abbé Painchaud, s'était rendu coupable d'une inexactitude aussi flagrante et quelles circonstances avaient donné naissance à cette nouvelle légende sur Chateaubriand. Si le fameux album n'existe pas, et pour cause, par contre, les papiers de l'abbé Painchaud ont été conservés au Collège Sainte-Anne et c'est là que l'historien du bon abbé a pu les consulter pour rédiger sa biographie. Il ressort des pièces justificatives qu'il a publiées en appendice que l'abbé Painchaud, qui avait pour Chateaubriand l'admiration la plus vive a écrit à l'auteur du *Génie du Christianisme* et reçu de lui une lettre qu'il a pieusement conservée. C'est sans aucun doute cette correspondance qu'il a communiquée à Barthe en 1835 en même temps que le journal de ses voyages à la Baie des chaleurs, à la mission de Ristigouche et à la Tracadièche. On ne peut se montrer trop sévère à l'égard de Barthe d'avoir à cinquante ans de distance, et sans aucun doute après avoir lu Chateaubriand, brouillé les dates et les faits et opéré une *contaminatio* qui risquait de lancer les chercheurs sur une fausse piste. Tout en aboutissant, en somme, à un résultat négatif, notre enquête n'aura pas été cependant totalement inutile, si elle nous a permit d'arrêter, alors qu'il en était encore temps, une nouvelle légende qui, grâce aux affirmations si positives de Barthe, aurait pu se propager.

D'autre part la lettre écrite par l'abbé Painchaud à Chateaubriand, le 19 janvier 1826, nous apporte un précieux témoignage sur la gloire dont jouissait à cette date au Canada l'auteur du *Génie du Christianisme*.[3] "Ce pauvre Canadien inconnu," c'est ainsi qu'il s'intitule lui-même, qui a erré pendant huit ans chez les sauvages a versé d'abondantes larmes de religion et d'admiration à la lecture du *Génie*. "Je dévore vos ouvrages, dont la mélan-

Pocatière, Quebec, 1894. Je tiens à exprimer ici toute ma reconnaissance à M. l'Abbé J. A. Nainfa, du Séminaire Saint-Sulpice de Baltimore, et à M. Auguste Boulet supérieur du Collège Sainte-Anne, qui m'ont signalé l'existence de cet ouvrage et m'ont si aimablement aidé pour tout ce qui suit.

[3] Dionne, 373-376.

colie me tue, en faisant néanmoins mes délices; c'est une ivresse. Comment avez-vous pu écrire de pareilles choses sans mourir?" écrit-il à celui qu'il appelle l'homme de la Providence et à qui il offre, dans le cas où une nouvelle révolution le forcerait à quitter de nouveau sa patrie, "un feu clair, des eaux limpides, une peau de castor et un ciel bleu." Chateaubriand n'était plus à l'âge où l'on court les aventures et les solitudes du Nouveau-Monde; c'est avec la grandiose mélancolie qu'il aimait alors qu'il répond, un an plus tard, à l'invitation de son admirateur lointain. On nous permettra de reproduire sa lettre et de la signaler au savant éditeur de sa correspondance, M. Louis Thomas.

Paris, le 29 avril 1827.

Si la date de votre lettre est exacte, monsieur, ce n'est qu'après plus d'un an que cette lettre me serait parvenue; je n'ai donc pu avoir l'honneur de vous répondre plus tôt. Je ne mérite pas sans doute, monsieur, les louanges que vous voulez bien me donner; mais croyez que je suis infiniment plus touché des éloges d'un *pauvre curé* du Canada, que je ne le serais des applaudissements d'un prince de l'Eglise. Je vous félicite, monsieur, de vivre au milieu des bois; la prière qui monte du désert est plus puissante que celle qui s'élève du milieu des hommes; toute pour le ciel, elle n'est inspirée, ni par les intérêts ni par les chagrins de la terre; elle tire sa force de sa pureté.

Désormais, monsieur, les tempêtes politiques ne me jetteraient sur aucun rivage; je ne chercherais pas à leur dérober quelques vieux jours, qui ne vaudraient pas le soin que je prendrais de les mettre à l'abri; à mon âge il faut mourir pour le tombeau le plus voisin afin de s'épargner la lassitude d'un long voyage. J'aurais pourtant bien du plaisir à visiter les forêts que j'ai parcourues dans ma jeunesse, et à recevoir votre hospitalité.

Agréez, monsieur, je vous prie, avec mes remerciements, l'assurance de ma considération distinguée.

Chateaubriand.

GILBERT CHINARD.

Johns Hopkins University.